198

(1)

LETTRE AU ROI, PAR LES GARDES-FRANÇOISES.

SIRE,

En nous rangeant ſous vos étendards, il n'eſt aucun de nous qui ne ſe ſoit entiérement dévoué au ſoutien du trône & à la défenſe de la patrie. Le ſerment que nous en faiſons tous en arborant le coſtume des diſciples du Dieu Mars, en eſt un garant d'autant plus certain qu'il ſe fait volontairement & ſans contrainte. Oui, Sire, quiconque oſeroit attenter à vos jours, ou à une portion même de votre autorité légale, deviendroit à coup ſûr victime dans nos mains, ſi la vengeance nous en étoit réſervée. En dépit de cette vérité, Sire, le

A

MLW 8431

despotisme de notre nouveau chef s'efforce à nous faire envisager aujourd'hui comme coupables d'insubordination, pour n'avoir rempli des ordres dont l'exécution, en nous avilissant nous-mêmes, pouvoit par contre-coup ébranler votre trône, ou y laisser à jamais une tache ineffaçable. Il falloit, nous dit-on, faire usage de nos armes au commandement; à ce mot d'*armes*, par tout avec avidité nous cherchions des ennemis, & par-tout au contraire nous ne rencontrions que des citoyens François, qui, loin de porter avec eux le germe du désordre, ne s'approchoient de l'asyle du prince que pour lui faire connoître qu'il étoit trompé, & lui mettre sous les yeux la nécessité indispensable de rappeller un ministre dont l'éloignement, en faisant triompher nos ennemis, entraînoit avec lui la ruine de la France entiere. Si vos courtisans, Sire, comme on peut très-bien le croire, intéressés à vous faire envisager alors la démarche du tiers sous un aspect défavorable, ont pu surprendre votre religion pour l'instant, sa justification & la nôtre n'est-elle pas complette, lorsqu'après le rappel de M. Necker, vous vîtes ces mêmes sujets s'épuiser à faire retentir les


THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

airs des cris réitérés *de vive le roi*, & que vous daignâtes même partager leur attendrissement & leur alégresse. C'est à votre générosité, Sire, & à cette grandeur d'ame inséparable des Bourbons, que nous en appellons pour prononcer si notre devoir pouvoit jamais être celui de trancher le fil des jours de tant de fideles sujets qui faisoient des vœux tout contraires pour les vôtres. Cette même grandeur d'ame, seule digne d'un roi, n'est-elle pas une preuve convaincainte des regrets immortels que nous aurions préparés à votre majesté, en suivant le faux zele d'un chef qui abusoit de son autorité. Non, Sire, nous ne craignons pas de le dire, si ce n'étoit la distance de votre rang au nôtre, loin d'encourir votre blâme, nous nous croirions même en droit de prétendre à une portion de reconnoissance. Le ton peu assuré de nos supérieurs, tout en nous commandant, sembloit nous laisser les arbitres de l'événement. Le duc seul avoit la voix ferme, & jouissoit à l'extérieur, par le contraste le plus frappant, d'une sérénité qui lui eût été tout au plus pardonnable, si l'ame de tous ces dignes citoyens, au lieu de passer dans l'autre monde, eût dû servir à régé-

661

nérer la ſienne. Qu'il nous ſoit permis de rappeller ici le digne chef auquel il a ſuccédé, & dont la perte ſi ſenſible, loin de diminuer par les circonſtances, ne fait qu'augmenter nos regrets. En effet, lorſqu'au champ de Mars il nous commandoit, nous nous empreſſions à lui obéir; partout ailleurs il nous regardoit comme ſes propres enfans, & en le voyant nous n'avions tous plus qu'un même pere. Dans ces circonſtances, Sire, plus à plaindre qu'à blâmer, nous réclamons avec confiance votre autorité pour mettre un frein à celle d'un tyran qui s'obſtine à vouloir des victimes parmi nous, & à ſuſciter de nouveaux troubles dans une capitale qui commence à peine à rentrer en ſécurité. Il faut des exemples, s'écrie-t-il: qu'il craigne d'en ſervir à ſon tour; car tel eſt le cri public avec qui nous faiſons cauſe commune aujourd'hui. Le temps eſt précieux, Sire, les eſprits fermentent; réſervez nos jours pour une occaſion plus ſalutaire à l'état, & délivrez-nous, ſans plus tarder, d'un tyran dont les actions iniques, en le privant de notre confiance, pourroient porter atteinte à notre valeur.